

BERNARD PONS¹ AIDE A LA CAPTURE D'UNE DIVISION ALLEMANDE

(Extrait d'une conversation avec le vice-président de l'Union des Combattants Juifs du Front à Paris, Bernard Pons, qui a été décoré de la *Légion d'Honneur* française. Réimprimé de la "Nouvelle Presse" – Paris, 5-6 Juin 1965. Enregistré par H. Baum).

Bernard Pons, vice-président de l'Association des Combattants Juifs du Front de 1939 à 1944, a reçu le titre *Chevalier de l'Ordre de la Légion d'Honneur*. Ce fait a été accueilli avec une grande satisfaction parmi ses nombreux collègues de combat.

La Légion d'Honneur est, comme on le sait, la plus haute distinction décernée par l'Empire français, à ceux qui ont fait de grandes choses pour développer ses valeurs matérielles et spirituelles, ou pour un héroïsme particulier dans la défense du pays contre l'ennemi.

Ceux qui la méritent vraiment ne sont pas toujours récompensés. Et elle est très rarement accordée aux travailleurs, en particulier aux immigrés. Ce n'est pas parce qu'il manque de personnes qui la méritent. D'autres facteurs affectent le résultat, ici.

C'est donc une satisfaction qu'un compatriote juif reçoive une si haute distinction, et cela pour ses mérites dans la résistance anti-nazie.

Dans son atelier, rue Saint-Martin, nous discutons avec notre ami Pons. Sur le mur de son bureau, qui sert à recevoir les clients, on voit un portrait de Shalom Asz. "Je suis né", dit Bernard, "dans la même ville où il a vu le jour et passé sa jeunesse comme l'un des plus grands écrivains de notre génération, et pas seulement parmi les Juifs".

Nous lui demandons de nous raconter les combats auxquels il a participé lors de la dernière guerre et pour lesquels il a reçu la Légion d'Honneur.

"Je veux d'abord vous rappeler," répondit Bernard Pons, que la "Nouvelle Presse" a écrit sur moi il y a 17 ans. C'était en septembre 1948, à l'occasion de la remise de la



Second from right: Bernard Pons

décoration à moi et à mon compagnon d'armes français, le lieutenant Launay, la "Croix de Guerre" avec étoile d'argent.

Nous l'avons reçu tous les deux pour une mission de combat, que nous avons effectuée en septembre 1944.

Mais commençons par le début.

Après l'occupation nazie de la France, j'ai rejoint le mouvement de résistance. Depuis 1943, je suis dans le "maquis"² du Département du Cher³, où nous avons un

¹ NdT Berel Poncz.

² NdT : combattants clandestins se cachant hors de la ville, dans les montagnes ou les forêts.

³ NdT : au centre de la France, au sud de Paris, autour de la ville de Bourges.

grand nombre d'unités de partisans avec environ 2500 hommes, parmi lesquels beaucoup de Juifs.

Dans le même département, à cette époque, stationnait une division allemande, dirigée par le général Elster avec 18000 hommes.

Depuis des mois, nous avons mené de nombreuses opérations et actes de sabotage contre les unités de cette division : principalement dans la région de Bourges.

Après le débarquement des Alliés en Normandie, nous avons encore intensifié notre action. Début septembre 1944, notre groupe a saisi une ambulance de la Croix-Rouge allemande, qui était remplie d'armes.

Lors de son interrogatoire, le major allemand, qui pilotait l'ambulance, a admis que le moral de la division allemande était "mauvais".

Le commandant de nos divisions partisans, le colonel Aubert, a pris connaissance des déclarations et a décidé d'entreprendre une audacieuse manœuvre de dissuasion contre la division allemande. À savoir, il a écrit une lettre au chef de la division lui demandant de déposer les armes.

Immédiatement la question dramatique se pose : qui doit remettre cette lettre au "destinataire" ? Notre colonel a choisi le Français Launay et moi.

Avec cette lettre, nous partons vers les positions allemandes. Après avoir trouvé la première patrouille allemande, nous nous sommes approchés d'elle en agitant un drapeau blanc et avons exigé d'être présentés au commandant allemand du secteur.

Après diverses vérifications, nous avons été conduits les yeux bandés au "*vrai de vrai*" Commandant de Division Nazi, le Général Elster. Au premier moment, quand il a lu la lettre avec la demande de sa capitulation, il est entré dans une rage terrible : "Nous n'avons pas perdu cette guerre" – s'indigna-t-il. Immédiatement après, il a crié : "Exécutez-les !"

A ce moment fatidique pour nous deux, j'ai crié : "Nous avons saisi ce matin une ambulance de votre Croix-Rouge, remplie d'armes. Au cas où nous serions fusillés, le même sort attend les prisonniers allemands.

Les mots semblaient fonctionner comme une douche froide sur une tête nazie exaspérée. Il ordonna de nous ramener à l'endroit où nous avions pris contact avec la patrouille allemande.

Quelques jours plus tard, le général capitulait.

C'est l'histoire vraiment légendaire du tailleur juif de Kutno qui, par son sang-froid, a contribué au fait que 18000 soldats hitlériens se soient rendus sans un seul coup de feu.

Que pensez-vous de tout cela aujourd'hui ? - J'ai demandé.

Je me rappelle certainement le passé et surtout le fait que le destin a voulu que le Juif polonais oblige un jeune Nazi à déposer les armes. Mais ma personnalité n'est pas importante ici. L'essentiel est qu'en me discernant la Légion d'Honneur, il y a une reconnaissance – comme l'a d'ailleurs affirmé le chef suprême de la coalition antihitlérienne – de la contribution importante que les Juifs de tous horizons dans la Résistance dans le démantèlement de la machine de guerre allemande.

Il reste encore beaucoup à écrire sur cette partie.

Il est nécessaire, à mon avis, de raconter surtout à la jeune génération, non seulement les actes héroïques des dirigeants, mais aussi des personnes sans nom qui ont combattu dans les groupes partisans. Chacun d'eux était prêt sans hésitation à abandonner consciemment sa vie dans la lutte contre les Nazis, en aidant à sauver des compagnons d'armes et en ne livrant personne lorsqu'il tombait entre les mains de l'ennemi. Idem pour les gens des régions où nous avons opéré, donnant tant d'aide, d'attention et d'amour.